

XXXVI

Zamora, 26 décembre 1863.

Il est dix heures du soir, et nous partons demain à six heures. Je suis obligé à mon grand regret d'être très bref.

Ma dernière lettre est datée du 12 de Guanajuato. Comme je vous le disais alors, nous avons quitté cette ville le 13 pour nous rendre à Léon, croyant aller de là à Lagos et ensuite à Aguas Calientes, Zacatecas et San Luis.

Mais le général en chef en a décidé autrement. Arrivé à Léon un jour avant nous, le général Bazaine a cru, d'après les renseignements qu'il avait reçus, que le gros de l'armée ennemie était à Lagos.

Au lieu de nous laisser suivre le chemin qui était le nôtre, il a voulu cueillir tous les lauriers, et s'est mis à la poursuite de l'ennemi, pendant qu'il nous faisait descendre sur le Rio Grande pour nous rapprocher de Morelia où se trouve Marquez, qui, d'après quelques rumeurs auxquelles on ajoutait peu de foi, devait être attaqué par Uraga, le général en chef de l'armée ennemie.

Tout s'est passé contre les prévisions du général

Bazaine : arrivé à Lagos où il croyait tomber sur l'ennemi, il apprend que celui-ci a plusieurs jours d'avance sur lui, et est à Aguas Calientes. Il va jusqu'à cette ville qu'il trouve évacuée : l'ennemi étant déjà à Zacatecas.

Nous au contraire qui, en quittant Léon, marchions sans nous presser, apprenons à la deuxième étape que Marquez a été attaqué très vigoureusement dans Morelia par Uraga le 18 ; que Marquez a repoussé l'ennemi qui après cet échec était en retraite sur Zamora, pour regagner la route de Guadalajara, afin de ne pas tomber en terre chaude (occidentale bien entendu).

A cette nouvelle, nous faisons force de marche ; nous avons fait vingt-deux lieues en trente-quatre heures, par une pluie battante, sur des chemins glaiseux où les hommes et les chevaux ne tenaient pas debout, surtout la nuit après le coucher de la lune.

Nous sommes arrivés à Zamora à huit heures un quart du matin. L'ennemi qui a appris très tard notre proximité a changé sa route, et a été obligé de revenir sur le chemin de traverse de Morelia par la sierra.

Son arrière-garde, qui était encore à Zamora, ne nous attendait qu'à onze heures ou midi. Aussi l'avons-nous complètement surprise et enlevée ; elle n'a même pas essayé de se défendre.

Nous étions trop fatigués pour continuer la poursuite, et de plus nous n'avions plus de vivres ; notre convoi n'ayant pu aller aussi vite que nous, était resté en arrière. Il vient d'arriver aujourd'hui.

Toute la journée a été employée à organiser une

colonne mobile avec des mulets et de l'artillerie de montagne seulement, pour opérer dans la sierra.

Ayant été occupé à cette organisation tout le jour et une partie de la nuit, je n'ai pu me mettre à mon courrier qu'à dix heures.

En ce moment l'ennemi est dans la montagne, n'ayant plus d'autre ligne que la terre chaude dont il a une peur bien plus grande que nous. La route de Guadalajara lui est fermée. Il se tient sur la porte de la terre chaude jusqu'à ce que nous le forcions à y entrer, ce qui aura lieu demain ou après.

Cette marche sera très fatigante pour les hommes, car depuis trois jours il pleut, et le terrain doit être détrempé, en outre le temps a l'air de vouloir se maintenir à la pluie.

Malgré toutes nos manœuvres habiles, et nos marches forcées, je ne crois pas que nous puissions jamais atteindre l'ennemi ; mais nous le forcerons à entrer dans la terre chaude sans l'y suivre. Une fois dans la terre chaude les fièvres, et surtout la peur des fièvres, disperseront cette armée aussi bien que nous pourrions le faire.

Pour arriver à ce résultat, nous resterons probablement quelques jours à la porte des terres chaudes, après quoi nous irons tranquillement à Guadalajara qui est, dit-on, défendu par trois mille hommes, mais ils ne nous attendront pas plus que les autres.

Guadalajara sera sans doute le terme de nos courses, car où irions-nous après ?

Que Maximilien se presse donc de venir jouir de l'empire que nous lui conquérons bien plus par nos jambes que par nos sabres.

Quelle que soit sa promptitude, je ne compte cependant pas que nous puissions rentrer en France avant le vomito. Il faut en prendre son parti, et ne songer au retour que pour le mois d'octobre ou de novembre de l'année prochaine.

En attendant, ma santé est excellente, soyez tranquilles ; j'ai un appétit qui effraie mes camarades ; en un mot l'activité me va beaucoup mieux que le repos, tant pour le physique que pour le moral.

Avant de partir nous laissons nos lettres au payeur qui les enverra à Léon. Dieu veuille qu'elles ne soient pas prises en route par les guérilleros. Si par hasard il vous arrivait de ne pas recevoir de mes lettres par un ou plusieurs courriers, ne vous inquiétez pas, d'abord à cause des guérilleros, et aussi parce qu'il peut se faire que pendant que nous serons dans les montagnes, nous n'ayons de communications avec personne.

Je vous embrasse.

H. L.

XXXVII

La Piedad, le 13 janvier 1864.

Depuis ma dernière lettre datée de Zamora du 26 décembre, nous avons fait bien du chemin, ce qui heureusement a abouti à un certain succès.

Ainsi que je vous l'annonçais, notre petite colonne légère débarrassée de voitures, et n'ayant que des mulets pour moyens de transport, s'est lancée dans la montagne, par des chemins tout au plus praticables pour des chèvres.

Nous savions que le général Uraga, commandant en chef l'armée mexicaine, s'étant vu arrêté dans sa marche sur Zamora par notre arrivée dans cette ville, faisait filer toute son armée et tous ses bagages par une route allant de l'est à l'ouest, et qui aboutit à la route de Colima à Guadalajara.

Son intention était de se rendre dans cette dernière ville. La route qu'il suivait, et qui du reste est assez mauvaise, est séparée de Zamora par un pâté de montagnes dans lesquelles il ne croyait pas que nous oserions nous engager.

En deux jours nous traversons la partie la plus élevée et la plus difficile de ces montagnes, et nous tombons sur un village nommé Los Reyes où Uraga avait son quartier général.

Instruit de notre arrivée, il s'empresse de partir précipitamment dans la direction de Colima avec les troupes qu'il avait avec lui.

Nous ne jugeons pas à propos de le poursuivre, parce que nous avons mieux à faire vers l'est, où se trouvait l'autre moitié de son armée et toute son artillerie.

Nous apprenons aussi que dans un petit village, nommé Periban, situé à trois lieues au sud de Los Reyes, se trouvait la *Mastronsa*, c'est-à-dire le matériel de maîtrise composé d'une machine à forer les canons. Nous nous y rendons le lendemain de notre

arrivée à Los Reyes. Là on nous dit que quatre ou cinq cents cavaliers étaient partis la nuit avec un convoi de cent cinquante mulets chargés d'armes et de munitions. Notre cavalerie se lance à sa poursuite et s'empare des mulets qui sont abandonnés par les troupes chargées de les escorter.

Pendant ce temps nous étions restés à Periban à reconnaître les deux maîtrises qui étaient magnifiques ; dans l'impossibilité de les emporter, le général Douay s'est décidé à les faire briser.

Je regrette qu'il ait pris cette décision, car c'est jeter sur nous un vernis de destruction qui ne convient pas à l'esprit de la guerre que nous faisons ici.

A sa place j'aurais mieux aimé laisser ces deux machines à Uraga. Mais il n'était pas besoin d'un tel désintéressement ; il suffisait d'emporter quelques pièces principales pour les mettre dans l'impossibilité de fonctionner ; en outre, Uraga était déjà beaucoup trop désorganisé pour songer à emporter, après notre départ, ces machines plus loin, et surtout pour s'en servir.

Nous avons détruit là pour une grande valeur (plus d'un million) qui forcément serait revenue au gouvernement que nous voulons établir.

Après ce beau coup, nous avons pris une assez mauvaise route qui se dirige vers l'est pour nous mettre à la poursuite du tronçon de gauche de l'armée d'Uraga et de son artillerie. Cette artillerie avait deux jours et demi d'avance sur nous ; mais nous avons tellement marché le jour et la nuit, que le troisième jour nous étions sur ses talons.

Se voyant forcés de combattre ou d'abandonner

leur artillerie, les libéraux qui avaient pour eux l'avantage du nombre, du terrain dans ce pays de montagne, et surtout l'avantage de l'artillerie, car ils avaient quinze pièces, dont neuf de campagne rayées, tandis que nous n'avions que trois petits obusiers de montagne, ont mieux aimé prendre ce dernier parti.

Après une marche de neuf lieues, le 31 décembre, nous nous arrêtons pour camper dans une gorge grandiose où se trouvait la seule eau qu'il y eût à cinq lieues à la ronde. Les hommes y font la soupe et se reposent jusqu'à une heure du matin. Nous nous remettons en marche, et à la pointe du jour, nous voyons, dans une éclaircie dans la forêt, les restes de grands feux.

Nous nous approchons, et nous trouvons là les neuf pièces de campagne rayées, sur les cendres des affûts qui les avaient portées.

Voilà nos étrennes.

Nous transportons, par une pluie battante et avec des peines inouïes, ces canons sur des traîneaux jusqu'à Uruapan, qui était le centre ou plutôt la base d'opérations d'Uruga depuis son échec à Morelia. Les troupes qui s'y trouvaient ont pris précipitamment la fuite comme toujours, et se sont dirigées vers la terre chaude en emportant encore six petits obusiers de montagne.

Il ne fallait pas songer à les poursuivre, parce que nos troupes étaient exténuées de fatigue, et que de plus le général en chef nous rappelait. A Uruapan, les libéraux, avant de partir, ont détruit énormément de matériel, et cependant nous en avons encore trouvé

beaucoup que nous avons aussi été obligés de détruire, ne pouvant l'emporter.

Après deux jours de repos, nous nous sommes remis en marche directement par Zamora, en traversant la partie Est de la montagne. Cette marche a duré trois jours. Nous emportions avec nous nos neuf canons chargés sur des chars du pays attelés de bœufs. Le dernier jour, le chemin était si mauvais qu'il a fallu faire transporter ces canons à bras d'Indiens.

Notre marche dans la sierra a duré onze jours ; elle nous a beaucoup intéressés ; nous étions comme le chasseur à la poursuite du gibier, le suivant à la piste.

Cette sierra est magnifique, très pittoresque, et couverte de sapins admirables. En revenant surtout, nous avons suivi une vallée dite des *Once Pueblos*, parce qu'il y a là onze villages, qui est de toute beauté et parfaitement bien cultivée. Malheureusement nous n'avons pas joui comme nous l'aurions dû de ce beau spectacle, parce qu'étant dans la région des nuages, nous avons eu presque constamment de la pluie.

Nous pensions nous reposer à Zamora, mais le général en chef qui avec fort peu de monde marchait sur Guadalajara, ne nous sachant pas si avancés dans la sierra, nous avait envoyé l'ordre de nous rendre à la Barca pour le soutenir, si besoin était.

Après avoir fait seulement étape à Zamora, nous partons dans la direction de la Barca. A la fin de notre premier jour de marche, nous traversons un fond entouré de montagnes de tous côtés.

A chaque pas dans ce fond, il y avait des sources d'eau bouillante qui jaillissaient avec une grande force; c'était véritablement fort curieux à voir. Ayant voulu m'assurer de la température de cette eau, j'ai été puni de ma curiosité, car je me suis brûlé le doigt.

L'eau de toutes ces sources forme un grand nombre de lagunes littéralement couvertes de canards sauvages, d'oies, de grues, et de toute la variété des oiseaux aquatiques. C'est certainement la patrie de ces animaux.

Nous avons été à la chasse, et nous avons tué des canards à ne savoir qu'en faire. Dans cette chasse, il m'est arrivé deux incidents : le premier est de m'être embourbé avec mon cheval dans une lagune; nous avons eu toutes les peines du monde à nous en tirer l'un et l'autre, après toutefois avoir fait séparation de corps.

Le deuxième c'est qu'au moment où j'allais ramasser un canard que j'avais tué, un aigle s'abat sur mon gibier et l'enlève à mon grand ébahissement.

A la Barca, le général en chef nous prévient qu'il n'a plus besoin de nous, et nous donne l'ordre de nous rendre à la Piedad, située aussi sur le Rio Grande.

Dans cette dernière ville, ce fleuve, le plus considérable du Mexique, roule peu d'eau en cette saison et est entouré de rochers.

Mais à la Barca, qui n'est qu'à trois lieues du grand lac de Chapala, le fleuve est beau et large et toujours navigable. Il n'y a pas de pont, et nous

aurions dû en établir un si nous avions dû aller plus loin.

Près de la Barca se trouve une hacienda magnifique appartenant à un nommé Villarde qui était général à Zamora. Lorsque nous y sommes arrivés, il a tourné casaque et s'est déclaré pour nous; le général Douay l'a nommé commandant militaire des troupes mexicaines du district de Zamora. Toutes les troupes qu'il a levées, et qui bien entendu sont à notre solde, ont été placées par lui dans son hacienda pour le défendre contre les libéraux.

Ce marquis de Carabas, tellement bête et vaniteux qu'il est nommé dans le pays *l'Ane d'or*, nous a donné un spectacle de la féodalité. Les trois mille Indiens employés à son hacienda tremblent devant lui, comme devant le diable en personne.

Nous en avons vu un exemple.

Lorsque nous sommes arrivés, nous avons trouvé un homme à la cangue, c'est-à-dire couché sur le ventre, ayant le cou et les mains pris entre deux pièces de bois dans lesquelles on a pratiqué des ouvertures en demi-cercle.

Nos soldats ont délivré ce malheureux qui est venu prier en grâce que l'on affirme à son maître qu'il n'avait pas demandé à être délivré, car il était exposé à avoir une augmentation de quinze jours de ce même supplice. La faute qu'il avait commise était d'avoir été en retard de cinq minutes pour atteler la voiture du Villarde.

Ce M. Villarde qui traite ainsi ses travailleurs, aime néanmoins les pastorales. Il nous a donné sur son petit théâtre une représentation de jeunes bergers

et bergères chantant et dansant; ensuite on a joué une espèce de tentation de saint Antoine; c'était vraiment à mourir de rire.

En quittant la Barca, nous avons fait une étape de dix lieues. Nous étions en train de dîner, et nous ne pensions qu'au bonheur de nous coucher, lorsqu'on vient apprendre au général que la Piedad, située à sept lieues, et qui s'est prononcée pour nous il y a quinze jours, était vigoureusement attaquée par sept ou huit cents libéraux.

Nous nous remettons alors en marche immédiatement, et à quatre heures du matin, nous arrivons à la Piedad. L'ennemi, averti de notre approche, s'était hâté de déguerpir.

Nous avons trouvé toute la population dans un émoi dont vous pouvez vous faire une idée, sachant combien les Mexicains sont peureux : ils avaient reçu une douzaine d'obus. Nous avons été accueillis comme des libérateurs.

Au jour, à notre grand étonnement, nous avons vu, sortant de leurs maisons, presque toutes les femmes et beaucoup d'hommes marchant sur leurs genoux et se rendant à l'église pour remercier Dieu de la délivrance de la ville. Dans bon nombre de maisons, et particulièrement dans la nôtre, on a fait, à cette occasion, des chapelles entourées de scènes tirées de l'histoire sainte : on voit Dieu créant le monde et les animaux, Ève sortant d'Adam, le massacre des Innocents, la naissance du Christ, les Rois mages, etc., etc., le tout en petites figures de cire, d'un drôlatique dont rien n'approche, surtout les femmes portant toutes des

crinolines. Voyez-vous tous ces personnages ainsi affublés ?

Malgré tous ces naïfs recours à Dieu, je crains bien que les pauvres habitants de la Piedad ne soient après notre départ les victimes des libéraux.

Quoique nous ayons dispersé une grande partie de l'armée d'Uraga, il n'en est pas moins vrai qu'il existe encore des tronçons assez forts et pourvus d'artillerie. L'un de ces tronçons, celui qui a attaqué la Piedad, est à Penjamo, à neuf lieues de nous; les autres se réunissent à Colima.

Peut-être aurait-il fallu pour achever notre besogne aller jusqu'à Colima. Mais le général en chef en a décidé autrement : il vient d'écrire au général Douay de se porter rapidement à Lagos, où il lui enverra de nouveaux ordres.

Pour lui, il rentre précipitamment à Mexico où sa présence est, dit-on, très nécessaire, par suite de nouveaux exploits de la régence qui aurait rendu des décrets sur les biens du clergé.

Ce sont des rumeurs qui sont parvenues jusqu'à nous; mais nous n'avons pas de détails.

Triste guerre que celle que nous faisons ! Comment en sortirons-nous ?

Quant au général Douay, il paraît qu'on l'envoie à Zacatecas, parce que le général Castagny, qui est à Aguas Calientes, n'aboutit à rien. Nous revoilà donc encore en route pour un bon petit bout de temps. Heureusement, mon cheval arabe est complètement rétabli; il est plus vigoureux que jamais, et me porterait au bout du monde.

Dans ma dernière lettre j'avais bien raison de vous

dire que vous devriez vous estimer heureux si elle vous parvenait. Notre courrier devait arriver à Léon, de manière à se joindre à celui du général en chef qui est toujours escorté par quatre hommes et un sergent armés jusqu'aux dents, et qui sont sur l'impériale de la diligence; heureusement il est arrivé en retard, et n'est parti que le lendemain par une diligence non escortée.

Je dis heureusement, parce que le courrier du général en chef a été attaqué par cinq cents hommes à la Soledad, entre San Juan del Rio et Mexico. Avec les cinq hommes d'escorte se trouvaient des soldats isolés et deux officiers suédois qui, après avoir suivi toute la campagne, rentraient dans leur pays. L'un d'eux venait d'être décoré.

Il y avait en tout sur la diligence dix-sept hommes qui se sont défendus pendant une heure et demie. Ils ont tué plus de cent hommes aux guérilleros.

Enfin, manquant de munitions et succombant sous le nombre, ils ont tous été tués, à part quelques-uns qui ont été laissés pour morts, et qui ont été recueillis par des Indiens. Parmi eux se trouve un officier suédois qui a reçu douze blessures; il est peu probable qu'il en revienne.

Le courrier du général en chef à l'Empereur a été enlevé. Cette nouvelle va produire en France et sur Maximilien un triste effet.

Comme vous le voyez, nous sommes encore loin de la pacification du Mexique: il est vrai que nous n'employons pas les bons moyens.

Tout le monde attend le courrier du 1^{er} janvier avec plus ou moins d'impatience. Pour moi, j'y suis

assez indifférent, car je suis sûr qu'il ne m'apportera rien de nouveau. Cependant je suis assez curieux de savoir si le Comité des maréchaux m'a maintenu sur le tableau, et dans ce cas, quel rang il m'a donné. Il y a des moments où je désirerais ne pas être porté, afin de ne pas être retenu par des considérations d'avancement, et de rentrer au mois d'octobre.

Nous partons demain pour Lagos. Après-demain, à Piedra-Gorda, nous enverrons seulement notre courrier à Léon. Dans cette première ville, nous devons nous croiser avec un convoi qui probablement nous apportera notre courrier du 1^{er} décembre.

Peut-être aurons-nous le temps de le lire, et d'ajouter un mot de réponse. C'est pourquoi je ne fermerai cette lettre qu'au dernier moment.

H. L.

XXXVIII

Piedra-Gorda, le 15 janvier 1864.

J'ai reçu vos lettres qui m'ont rendu bien heureux. Je n'ai rien à ajouter à tout ce qui précède, si ce n'est que nous venons de recevoir des nouvelles de Mexico.

Il paraît que l'archevêque qui a donné sa démission de la régence, mais qui a néanmoins encore

sur elle une grande influence, voulait nous excommunier tous, parce que nous ne travaillons pas au Mexique selon les vues de Dieu.

Jugez comme la question avance ! Mon Dieu, quelle folie de la part des réactionnaires !

J'ai reçu la photographie de maman, j'en ai été bien heureux ; je vous remercie de tout mon cœur, bien qu'elle enlaidisse beaucoup ma bonne mère.

J'espère que cette lettre ne sera pas enlevée par les guérilleros ; mais encore une fois, n'ayez pas d'inquiétude, car sans nul doute, il arrivera que des courriers seront pris.

H. L.

XXXIX

Lagos, le 27 janvier 1864.

J'ai reçu vos deux lettres du 15 décembre, avec les trois photographies ; je ne peux dire qu'une chose concernant ces trois épreuves, c'est qu'heureusement pour l'original, elles ne lui ressemblent pas.

Les nouvelles que vous et Marie me donnez sur mes chances d'être porté au tableau d'avancement ne sont pas très rassurantes. Aussi en ai-je fait mon deuil à l'avance. Je suis revenu de tous mes désirs

ambitieux, il me suffit d'avoir ma propre estime et celle de tous ceux qui me connaissent.

Je prie Marie de remercier de ma part toutes les personnes qui avec ou sans succès se sont occupées de moi. La sollicitude de mon cher général Dupuch me touche particulièrement.

Notre dernier courrier nous a beaucoup émus par les nouvelles qu'il apporte.

L'opposition que ne peut manquer de faire la Chambre au sujet du Mexique et surtout de l'emprunt, les complications politiques de l'Europe, l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons sur les intentions de Maximilien, nous font envisager les choses sous un jour d'autant plus sombre que nous sommes plus éloignés du centre des événements.

Beaucoup d'entre nous se voient déjà abandonnés comme du temps de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue.

Moi, sans aller aussi loin, je vous avoue que j'ai des craintes très sérieuses pour notre pays, et que je donnerais beaucoup pour être en France.

Quand je pense que c'est ce Saligny qui a ainsi trompé l'Empereur sur le Mexique, et qui nous a engrenés dans cette affreuse machine dont nous ne pouvons nous tirer, je regrette qu'il n'y ait pas dans l'arsenal de nos lois quelque bon châtiment à son usage.

Nous tous qui voyons depuis longtemps les choses de près, nous sommes, contre cet homme, dans un état d'exaspération dont vous ne pouvez vous faire d'idée.

Nous connaissons maintenant la cause du retour